

## **Remerciements de Madame Sylvie FRANCHET D'ESPÈREY**

### **Éloge de son prédécesseur**

#### **Madame Brigitte MAURIN-FARELLE**

Madame la Présidente,  
Monsieur le Vice-président,  
Monsieur le Secrétaire perpétuel,  
Chers confrères, chères consœurs,  
Chers amis,

Les usages ont du bon. Je commencerai donc par remercier très sincèrement l'Académie de Nîmes, à travers la personne de son Secrétaire perpétuel, Alain Aventurier, de sa présidente Anne Hénault. Je remercie aussi tout particulièrement son Vice-président Alain Penchinat pour ses paroles si chaleureuses.

Au moment d'entrer dans votre compagnie, je mesure l'honneur qui m'est fait. Dès mon élection, j'ai éprouvé joie et reconnaissance pour tout ce que j'ai ensuite découvert peu à peu lors de mes visites et j'ai aussi pris conscience des devoirs qui désormais m'incombent. Or le premier de ces devoirs est des plus agréables. Je dois en effet rendre hommage à la personne qui m'a précédée dans ce fauteuil, Madame Brigitte Maurin-Farelle, qui réside désormais dans la Drôme.

Je succède donc à une femme, et à une femme enseignante, comme moi. Voilà qui me plaît. Mais il me plaît aussi que mes trois parrains soient des hommes : je remercie ici, outre Alain Penchinat, Bernard Cavalier et Didier Travier, tous trois amis très chers.

Au seuil de mon propos, je tiens aussi à évoquer la mémoire de mon père, Jacques Bompaire, helléniste, recteur d'académie, président de l'Université Paris-Sorbonne et de la Société d'histoire du protestantisme français, et *surtout* membre non résidant de l'Académie de Nîmes ; et aussi la mémoire de ma mère, née Marianne Silhol, pure nîmoise, brillante élève du lycée Feuchères, puis étudiante de Lettres classiques à Montpellier. M'installer à Nîmes a été pour moi, d'une certaine façon, un retour. Et je m'en félicite chaque jour.

\*

De l'avis de tous ceux avec qui j'ai pu parler d'elle, mais aussi comme je m'en suis moi-même rendu compte lors d'un échange téléphonique, Brigitte Maurin-Farelle est une femme éminente, que l'Académie avait discernée avec justesse. « Une personne remarquable, m'a-t-on dit, et très discrète ». La discrétion est une qualité que j'apprécie. Pourtant, il y a bien de la passion dans ses écrits, notamment dans les deux communications qu'elle a données en ce lieu même. Dans l'entretien direct aussi, j'ai senti de la passion. De la passion pour son métier de professeur d'italien, qu'elle a exercé pour la plus grande partie à Nîmes, d'abord au lycée Feuchères, puis au lycée Daudet, en classes préparatoires, et qui lui a valu une longue participation au jury du

CAPES d'italien ; de la passion aussi pour la vocation d'éducation et de transmission qui a constamment été la sienne ; de la passion enfin pour les grandes causes historiques et sociales qu'elle a croisées, notamment celle de la Résistance et celle des femmes. Certes, cette dernière cause est aujourd'hui largement défendue et reconnue ; mais Brigitte Maurin-Farelle s'est attachée à des femmes de la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle, dont l'engagement a eu quelque chose d'exemplaire. Et c'est par là que je commencerai. J'aborderai ensuite mon propre parcours avant de finir par un épilogue plutôt poétique.

\*

Trois femmes – deux Italiennes et une Française – ont accompagné Brigitte Maurin-Farelle tout au long de ses recherches, et je sais que ce compagnonnage continue aujourd'hui. Ce sont trois femmes fortes, intelligentes et courageuses, trois femmes, aussi, tournées vers les autres.

La première est Natalia Ginzburg, qui est l'objet de la thèse de Brigitte Maurin-Farelle, *Natalia Ginzburg, témoin de son temps et témoin d'elle-même : construction d'une identité d'écrivain*. Voici comment Brigitte Maurin-Farelle définit l'objet de sa recherche, au croisement entre sociologie, histoire et littérature.

« [Il s'agit de] mettre en évidence le personnage social, afin de mieux éclairer la biographie intellectuelle de Natalia Ginzburg, qui s'articule autour de deux pôles indissociablement liés : l'œuvre de fiction et l'action culturelle et politique. Rarement, on rencontre un écrivain chez qui l'action militante et la création littéraire sont issues d'une même dynamique, au point qu'il s'instaure entre les deux des rapports dialectiques. »

J'aime dans cette définition le terme de « biographie intellectuelle ». J'en ai moi-même fait l'expérience : c'est en avançant dans la vie, étape après étape, que l'intelligence se modèle, qu'elle appréhende toujours mieux la réalité extérieure et intérieure, qu'elle rend capable de *comprendre* – ce qui est la grande affaire de la vie et qui sera un peu le fil rouge de mon propos d'aujourd'hui. Or, dans ce parcours, il y a l'inné et l'acquis. L'enquête de Brigitte Maurin-Farelle fait une large place à l'acquis, par une étude du milieu où Natalia Ginzburg a grandi, puis de celui où elle a vécu adulte et où elle a déployé ses engagements et ses talents. Si son parcours l'a menée dans plusieurs villes d'Italie ainsi qu'en Angleterre, c'est Turin qui est bien le creuset où s'est forgée sa personnalité. Turin entre les deux guerres mondiales, Turin ville industrielle et culturelle, Turin aussi capitale de l'antifascisme italien, qui détermina l'engagement civique et politique de Natalia Ginzburg.

J'ai lu, pour ce jour, le *Lessico familiare*, traduit en français par *Les mots de la tribu*. Ce livre m'a fait découvrir à travers le regard de la petite fille Natalia, puis de la jeune fille et de la femme, ce qu'était alors cette ville, une ville que Brigitte Maurin-Farelle a pu ailleurs mettre en parallèle avec Nîmes à la fin du XIX<sup>e</sup> et au début du XX<sup>e</sup> siècles. Mais ce qui est pour moi le plus frappant dans cette œuvre – qui est au cœur de la recherche de Brigitte Maurin-Farelle – c'est l'importance capitale de la famille. En l'occurrence, une famille étrange, la famille Levi de Turin, avec ses rites et ses codes, ses tics de langage même, une véritable *tribu*, oui, dominée par un père aussi tyrannique que fantasque et brillant ; une famille qui a laissé sur Natalia

Ginzburg une empreinte profonde. Car, j'en suis convaincue, la famille, c'est ce qui pose les fondements d'une personnalité et qui lui permet ensuite d'éclorre et de se déployer, que cette famille soit aimante ou dysfonctionnelle – parfois les deux à la fois. Chez Natalia Ginzburg ce déploiement, ce furent l'écriture et l'action, tout au long de sa vie et notamment auprès de son premier mari, l'éditeur Leone Ginzburg, arrêté en 1943, torturé et assassiné.

Or un grand nombre de ces éléments se retrouvent chez les deux autres femmes qui ont occupé Brigitte Maurin-Farelle. Je pense à la double communication qu'elle a faite ici même, à l'Académie, en 2012 : « Femmes en guerre contre la guerre : Henriette Bourdon à Mende, Ada Gobetti à Turin ». Elle s'est ainsi exercée au « parallèle », que le grec appelle *synkrisis* et le latin *comparatio*. C'est un très ancien exercice de rhétorique, mais qui chez elle n'a rien d'artificiel ; il m'est apparu au contraire comme existentiel.

L'exercice du parallèle oblige à aller au fond des choses, en cherchant les ressemblances et les différences, en creusant pour mieux comprendre. En l'occurrence, ces deux femmes, qui ne se connaissaient pas, qui vivaient bien loin l'une de l'autre, avaient beaucoup en commun. Comme chez Natalia Ginzburg, Brigitte Maurin-Farelle retrouve chez elles l'écriture et l'action, ou plutôt en l'occurrence l'écriture *après* l'action, comme un retour sur soi et un mouvement vers les autres. Mais deux différences majeures existent entre elles : leur milieu socio-culturel et la dimension spirituelle de l'existence.

Henriette Bourdon, femme d'un pasteur en poste à Mende pendant la deuxième guerre mondiale, est engagée à ses côtés dans la Résistance, partageant avec lui l'action (en particulier la protection de personnes juives cachées ici et là dans les montagnes des Cévennes), mais aussi le risque et le silence. Une vie simple, dépourvue de toute forme de superflu, où la Bible avait sa place, Ancien et Nouveau Testaments, où les relations étaient exigeantes. Ada Gobetti, quant à elle, appartenait à la bourgeoisie turinoise, une bourgeoisie intellectuelle, évoluée, engagée. Les cercles de réflexion, les revues, les publications y tiennent une grande place, tout ceci s'inscrivant dans un mouvement hostile au fascisme, qui a été traqué et en partie décimé. Mais, diplômée, introduite dans les milieux intellectuels de Turin et d'ailleurs, elle a côtoyé les plus hautes figures de l'intelligentsia italienne, comme Antonio Gramsci ou Benedetto Croce. Deux milieux opposés, donc. Or, dans les destins parallèles de ces deux femmes il me plaît de voir une preuve qu'il n'y a pas de déterminisme social absolu, mais qu'en revanche il existe des fraternités (en l'occurrence peut-être oserai-je dire « des sororités » ?) qui traversent les frontières, toutes les frontières : géographiques, historiques, sociologiques.

En effet, ce qui relie ces deux femmes et qui fait d'elles comme des sœurs, c'est leur engagement total, qu'Henriette Bourdon aurait peut-être appelé d'un terme à coloration religieuse, le service. Disons le sens du devoir, un devoir moral, partagé par les deux femmes. Brigitte Maurin-Farelle reprend à Claudio Pavone la belle notion de « moralité » qu'il a pu rattacher à la Résistance. C'est que la dimension morale est majeure et les cas de conscience, les conflits intérieurs n'ont pas manqué, ni pour l'une ni pour l'autre. Il fallait dissimuler, voire mentir, tuer ou faciliter l'acte de tuer, dénier toute valeur à l'autre, au motif qu'il était l'ennemi, il fallait choisir à chaque instant entre le bien, le mal et le moindre mal. La différence se trouve

dans l'instance qui surplombait et orientait leur vie. Dieu et le Christ d'un côté, l'amour inconditionnel du prochain, et de l'autre les grands principes universels, la révolution libérale (au sens où on l'entendait à l'époque) et les valeurs de la république. Dans les deux cas une forme de transcendance.

Enfin ces deux femmes ont éprouvé, après coup, le besoin d'écrire, pour témoigner, pour que l'on sache. Henriette, bien des années plus tard, sous la forme quasi orale de souvenirs égrenés au gré du flux de la mémoire ; Ada, peu après la guerre, sous une forme élaborée, littéraire. Transmettre et témoigner, tel était leur but, après le temps de l'action.

Quelques mots encore sur la dimension féminine et féministe de ces trois femmes. À la vérité, ce n'est pas ce que Brigitte Maurin-Farelle met le plus en avant ; elle tient à dire la normalité de leur vie, une vie d'épouse et de mère, qui ne chercha jamais l'héroïsme ou la gloire. Mais n'est-ce pas justement ce retrait qui fait leur grandeur ? Le féminisme, je le trouve plus clairement dans une autre de ses interventions à l'Académie, lors de sa réception, intervention qui concerne toujours Turin, en l'occurrence le cercle *Pro cultura*, qui cherchait – entre les deux guerres – à ouvrir l'horizon des femmes au-delà de la vie familiale ou sociale, par l'accès à la lecture d'ouvrages sérieux, modernes, d'auteurs de toute l'Europe et au-delà. Je retrouve là un autre grand thème cher à Brigitte Maurin-Farelle : la passion de la lecture et de l'éducation.

Je suis donc infiniment reconnaissante à Brigitte Maurin-Farelle de m'avoir ouverte à ce monde turinois du XX<sup>e</sup> siècle, que je ne connaissais guère, et d'avoir introduit dans ses enquêtes les valeurs qui la font vivre.

\*

Brigitte Maurin-Farelle est italianiste, je suis latiniste. Le lien n'est pas difficile à faire. Certes, Rome – centre et origine de toute latinité – n'est pas toute l'Italie et, du reste, l'Italie de Brigitte Maurin-Farelle est l'Italie du Nord, celle du Piémont et de la Plaine du Pô. Dans l'Antiquité on l'appelait la Gaule cisalpine, par opposition à la Gaule transalpine, la nôtre, encore appelée Gaule « chevelue » (Je n'y inclus pas la Narbonnaise qui a très tôt été une province romaine). Au premier siècle avant J.-C. cette région, depuis longtemps romanisée, a vu se lever toute une génération de jeunes poètes, dont le plus connu est Catulle. Une génération plus tard, Virgile est originaire de la région de Mantoue et l'on perçoit dans sa poésie l'empreinte laissée par l'expérience de cette campagne douce, humide et verdoyante.

L'Italie, donc. Et Virgile. Car, quand j'y pense, ce qui me vient à l'esprit en entendant résonner ce mot d'Italie, c'est l'*Énéide*, c'est la première vision qu'ont eue Énée et ses compagnons de cette terre promise, après leurs longues errances sur la Méditerranée. Voici, au livre III de l'*Énéide*, comment leur apparut la péninsule italienne, précisément au talon de la botte, du côté de l'actuelle Brindisi. [C'est Énée qui parle, racontant ses épreuves à la reine de Carthage, Didon] :

« Et déjà les étoiles avaient fui, l'aurore rougissait,  
lorsqu'au loin nous distinguons des collines obscures et une terre basse, l'Italie.  
'L'Italie !' s'écrie, le premier, Achate.

‘L’Italie !’ reprennent en chœur mes compagnons, la saluant joyeusement. »

*Iamque rubescebat stellis Aurora fugatis  
cum procul obscuros collis humilemque videmus  
Italiam. Italiam primus conclamat Achates,  
Italiam laeto socii clamore salutant.*

Trois fois le mot « Italie ». Trois fois, comme dans beaucoup de rites religieux à Rome, et c’est à l’évidence voulu par Virgile pour ce salut inaugural. La première fois, c’est dans la trame du récit : « nous distinguons l’Italie » ; les autres fois, c’est un cri, le cri des marins qui enfin voient la terre, d’abord le cri d’Achate, l’ami fidèle d’Énée, puis sa reprise en chœur par leurs compagnons de route et d’exil. Dans l’évocation de cette clameur (*conclamat, clamore salutant*) on perçoit l’effet sonore, presque mimétique. Résonnant sur le silence de la mer et dans la lumière indécise et rougeoyante de l’aurore, elle a quelque chose de sublime dans sa simplicité même. Il faudra du temps et bien des épreuves avant qu’Énée n’arrive au lieu du destin et ne s’installe dans le Latium, là où, bien plus tard, sera fondée Rome.

\*

J’ai fait cours sur l’*Énéide* presque chaque année de ma carrière. Une de mes plus grandes joies. Et l’épopée latine a été mon premier champ de recherche. Dans l’histoire de ce genre littéraire à Rome, je discerne à la fois une continuité et une évolution entre trois épopées majeures qui ont été et qui demeurent parmi mes œuvres de prédilection : l’*Énéide* de Virgile, à la fin du premier siècle avant notre ère, la *Pharsale* de Lucain, dans les années 60 du premier siècle de notre ère et la *Thébaïde* de Stace, à la toute fin de ce même siècle. Une épopée est une œuvre longue, un grand récit poétique, qui donne à lire une vision du monde. Or dans ces trois œuvres je perçois un balancement entre pessimisme et optimisme. Selon l’époque, selon le contexte politique, c’est l’un ou l’autre qui l’emporte. Mais il y a toujours des nuances. À l’époque d’Auguste, du moins au début de son principat, c’est-à-dire au sortir des guerres civiles, c’est l’optimisme qui l’emporte, l’optimisme de la paix civile retrouvée et de la nouvelle fondation. Énée, voguant vers la terre que les destins lui ont promise en est l’image et le symbole ; mais – et c’est là que se situe la « nuance » – il lui aura d’abord fallu s’arracher à sa patrie bien aimée, à Troie en flammes, pour que Rome, un jour, puisse naître. Lucain, lui, raconte dans une épopée historique la guerre civile entre César et Pompée, ses luttes sacrilèges entre membres d’une même famille, la *pietas* faisant place au *furor* ; aucune lueur à l’horizon pour ce jeune homme qui périra à 26 ans dans la tourmente des persécutions de Néron, avant même d’avoir achevé son œuvre. Stace, avec sa *Thébaïde*, revient au mythe ; mais il raconte, comme Lucain, un conflit sacrilège, la lutte à mort des frères ennemis, Étéocle et Polynice, les fils d’Œdipe. Comment ne pas voir dans ce conflit fratricide l’épure de la guerre civile ? À l’époque des Flaviens, optimisme et pessimisme ont alterné : optimisme sous Vespasien, désireux de fonder une nouvelle dynastie et une nouvelle ère, sur le modèle d’Auguste, puis déchaînement de cruauté sous Domitien, nouveau Néron. La *Thébaïde*, après le duel fratricide, se clôt sur une scène de réconciliation entre les cités ennemies, Argos et Thèbes, réconciliation où l’on peut lire un appel à Domitien, un appel à la clémence.

Au cœur de ces trois œuvres il y a donc constamment l'ombre de la guerre civile, ce démon de l'histoire romaine. C'est ce thème qui, directement et indirectement, est au fondement de ma thèse, *Conflit, violence et non-violence dans la Thébaïde de Stace*. J'ai mis longtemps à écrire ma thèse, bien plus longtemps que ce qui est accordé aux doctorants d'aujourd'hui. Cela a été pour moi une chance, car elle a pu mûrir au fil des ans, comme moi, avec moi. C'est ainsi qu'à un moment où j'étais bloquée, j'ai trouvé dans la lecture de René Girard – une lecture d'intérêt personnel, indépendante de ma recherche – le schéma explicatif du conflit fratricide tel que Stace le présentait déjà au premier siècle : *nuda potestas armauit fratres* : « le pouvoir nu arma les frères ». Le pouvoir nu, c'est-à-dire le pouvoir pur et simple, sans les attraits qui l'accompagnent ordinairement, comme la richesse ou la séduction. On trouve chez Stace l'illustration parfaite de l'analyse girardienne du conflit : ce qui provoque le conflit entre deux sujets, ce n'est pas la valeur de l'objet à saisir, mais le fait que l'autre le désire. C'est ce que René Girard appelle le désir triangulaire. Girard parle d'imitation, mon analyse de l'épopée latine, dans son contexte culturel, m'a plutôt orientée vers ce que les Anciens appellent les « passions » et que nous nommons plus volontiers aujourd'hui les « émotions ». En l'occurrence, la passion à l'œuvre, c'est la haine. La haine plus forte que le désir même. À l'autre bout du conflit, à l'autre bout de la *Thébaïde*, une autre idée girardienne s'affirme : l'arme absolue du renoncement unilatéral au droit de représailles, qui ouvre vers une possible résolution du conflit. Le point le plus problématique pour moi, celui qui me bloquait, était pourtant autre chose : c'était le lien à trouver entre les deux axes que j'avais identifiés, le conflit et le mal. Tous deux sont incarnés, dans la *Thébaïde*, par une seule et même figure, une figure infernale, une sorte de diable, la Furie Tisiphone, définie à la fois comme « maîtresse des crimes » et comme porteuse de « *furor* » et donc agent du conflit. Pourquoi une seule figure pour les deux ? Pour René Girard, le processus du conflit et l'exacerbation de la haine mimétique aboutissent justement à hypostasier la violence conflictuelle, à en faire une entité autonome, extérieure aux personnes, ce qu'il appelle un « démon » : telle est bien Tisiphone. CQFD : le nœud herméneutique était délié. J'aime à me rappeler ce jour, le jour de la révélation : c'était un jour d'été, en Normandie, où je lisais, assise sous un très vieux poirier. Une illumination. *Soudain, je comprenais*.

\*

J'ai connu une autre révélation, moins fulgurante, plus scientifique, si l'on veut, qui a été à l'origine d'une bifurcation dans ma recherche. Comment suis-je passée de l'épopée et de l'anthropologie de René Girard à Quintilien et à la rhétorique ? Réponse : par l'apostrophe. Je vous imagine perplexes. Je précise : l'apostrophe du narrateur à ses personnages. Il y a dans l'épopée, des moments où le poète épique quitte l'objectivité de la narration à la troisième personne pour s'adresser à tel ou tel de ses personnages. C'est rarissime chez Homère, c'est assez fréquent chez Virgile et le phénomène s'accroît après lui. Deux occasions s'y prêtent particulièrement bien. D'abord pour introduire un nouveau personnage, par exemple dans ces catalogues de guerriers qu'on trouve dans toute épopée. En voici deux exemples pris chez Virgile :

« Et toi, Ufens, la montagnaise Nessa t'a envoyé à la bataille. » (*Aen.*, VII.745)  
et encore

« Toi non plus, Œbalus, tu ne sortiras pas de mon poème sans avoir été nommé... »  
(*Aen.*, VII.733)

avec en outre, dans ce dernier cas, une affirmation auctoriale à la première personne. L'autre occasion d'apostrophe au personnage, c'est, à l'inverse, la mort d'un personnage, qui est aussi sa sortie du récit. L'adresse est alors comme une épitaphe en l'honneur du héros tombé. Voici par exemple l'apostrophe à Pallas, un jeune prince que son père avait confié à Énée :

« Ô toi qui vas revenir à ton père, douleur à la fois et gloire souveraine, ce premier jour t'a donné à la guerre, ce même jour t'emporte... » (*Aen.*, X, 508)

Il y a dans ce phénomène une *rupture d'énonciation* : en passant du récit à la troisième personne à une adresse à la deuxième personne, on cesse de parler *de* quelqu'un pour parler *à* ce quelqu'un. Ce type de télescopage entre énoncé et énonciation, qu'on appelle parfois « métalepse », a donné lieu à de nombreux travaux. J'y ai apporté ma pierre en partant de la définition que Quintilien donne de l'apostrophe dans son *Institution oratoire*. L'apostrophe est en rhétorique une *figure*. Elle se définit au départ dans la situation de procès, lorsque l'orateur – en l'occurrence l'avocat – se détourne de son public naturel, les juges, pour se tourner vers son adversaire et l'apostropher (car tel est le sens du verbe *apostropherein* : se détourner). Si l'on transfère ce procédé à l'épopée, qui est un récit, on dira que le narrateur se détourne de son public naturel qui est le lecteur pour apostropher l'un de ses personnages. C'est là que se situe le télescopage : le narrateur en effet se situe à l'extérieur du récit alors que ses personnages se situent à l'intérieur de celui-ci, dans l'énoncé. C'est comme si le narrateur brisait une vitre pour entrer dans son propre récit. L'effet est puissant. Or cet effet, Quintilien le repère en poésie, mais il ne perçoit pas la dimension de télescopage, car il lui manque, pour pouvoir l'analyser, une linguistique de l'énonciation.

Si je me suis quelque peu attardée sur un phénomène qui peut paraître technique, c'est qu'il m'a ouverte à un nouveau champ de recherche, que je laboure encore : le lien et en même temps le décalage qui existent entre les notions de la rhétorique antique et celles de la linguistique moderne. Mais, en y repensant, il y a peut-être dans l'intérêt que j'ai porté à ce phénomène de l'apostrophe une dimension plus profonde, une dimension humaine : s'adresser à quelqu'un, en l'appelant par son nom, c'est amorcer la relation, c'est ouvrir à la rencontre, au-delà de sa propre histoire, au-delà de celle de l'autre. S'adresser à quelqu'un, finalement, c'est *toujours* briser une vitre... ou briser la glace !

J'avais donc, par un chemin de traverse, mis un pied dans l'univers de l'*Institution oratoire* de Quintilien, qui date de la toute fin du premier siècle. Je n'allais plus quitter cet auteur, qui fut avant tout un grand professeur, ni cette œuvre, que j'ai trouvée chaque jour plus passionnante. J'espère avoir l'occasion dans l'avenir de faire découvrir à l'Académie quelques-unes des merveilles de l'*Institution oratoire*, qui est une véritable mine.

\*

Dans mes deux principaux champs de recherche, c'est-à-dire d'une part l'épopée, au miroir de la question de la guerre civile, de la violence et de la non-violence, d'autre part la rhétorique, avec ses grandes notions transversales, son souci pédagogique et son exploration du langage,

j'ai bien souvent retrouvé une autre face de mon parcours personnel : le goût des textes bibliques et l'engagement ecclésial. Comprendre... et croire. Il y a une tension entre ces deux pôles, qui habitent mon existence, un va-et-vient, fait d'interrogations réciproques, toujours vives, et de rencontres souvent lumineuses.

\*

Pour la dernière étape de ce parcours, je voudrais ouvrir avec vous un petit livre, dont la lecture m'a un jour traversée. Il s'agit d'un ouvrage du poète Yves Bonnefoy, un ouvrage en prose : *L'arrière-pays* (publié en 1972 dans la collection *Poésie* / Gallimard). C'est un livre où l'Italie tient une place privilégiée : je me sens donc doublement autorisée à l'évoquer aujourd'hui. Et puis il vient bien à sa place dans mon dernier développement, car c'est un livre bilan, un livre qui envisage rétrospectivement les différentes facettes d'une recherche personnelle et constante du beau et du vrai, et qui place au centre de tout ce même désir qui m'anime, *le désir de comprendre*.

Le point de départ de l'itinéraire d'Yves Bonnefoy est l'opposition entre *ici* et *là-bas*, opposition vécue moins comme un déchirement que comme une instabilité procurant alternativement satisfaction et insatisfaction. *Ici*, c'est la « présence vécue et aimée » de ce qui est ; *là-bas*, c'est l'idée d'un ailleurs, d'un « pays, dit Yves Bonnefoy, d'essence plus haute, où j'aurais pu aller vivre et que désormais j'ai perdu ». D'où une fascination pour l'horizon, où *ici* et *là-bas* semblent se toucher. Bonnefoy est sensible aux paysages, à tous les paysages, avec un amour particulier pour ceux de la Toscane et de l'Ombrie. D'ailleurs l'horizon, il le trouve aussi chez les peintres de ces régions : à preuve, l'arrière-plan du *Triomphe de Battista Sforza* de Piero della Francesca, un dédale de collines toutes semblables, qui semble se prolonger à l'infini, comme une invitation au voyage ou au rêve. Moi aussi j'aime Piero, c'est l'un de mes trois préférés, Giotto, Masaccio et Piero. Or quelle surprise, quelques pages plus loin, lorsque je découvre qu'Yves Bonnefoy les associe, lui aussi, tous les trois, comme ses préférés. Ce fut une réelle émotion, un peu impressionnante, que de découvrir en moi comme une part de fraternité avec ce grand poète. Ces trois-là appartiennent à ce qu'on a appelé la *pittura chiara*, une peinture où la lumière « naît du cœur même des choses ». C'est sans doute cette présence d'une lumière évidente et substantielle qui m'a séduite, moi aussi.

L'Italie centrale – pour la géographie – et le quattrocento – pour l'histoire – sont dans l'itinéraire d'Yves Bonnefoy, un lieu de la révélation. Mais en voici un autre, que je découvre au fil de la lecture : Rome et la langue latine. La Rome antique lui apparaît très tôt comme le lieu du mystère, et ceci à partir d'une lecture d'enfance. Je n'ai pas ici le loisir d'en exposer l'histoire ; sachez seulement qu'un jeune archéologue, le héros du livre, découvre une survivance de la Rome antique, cachée en plein désert, en soulevant une dalle mystérieuse et en s'enfonçant bien loin sous la terre. Ce que je voudrais peut-être retenir ici, c'est l'importance des lectures d'enfance – pourquoi pas aujourd'hui des films ou des dessins animés, la fonction est la même. Les lectures d'enfance provoquent des déclics qui ouvrent à un aspect nouveau du monde, prémisses de découvertes futures.

La langue latine, maintenant, qui fut pour Yves Bonnefoy une véritable révélation. Ce qui l'a fasciné, c'est la densité de cette langue et la beauté de sa syntaxe. Je cite :

« J'avais douze ans, à peu près, puisque j'apprenais les rudiments du latin et tout de suite j'avais été fasciné par ces mots qui doublaient les miens d'une dimension imprévue, d'un secret, peut-être, mais surtout par l'admirable, la résonnante syntaxe. [...] Avec les ablatifs absolus, les propositions infinitives, les participes futurs, on pouvait contracter dans un mot, ou une structure dense, second degré de l'esprit, ce que le français n'eût exprimé qu'en le dénouant. [...] Il me semblait que le latin était un feuillage vert sombre, touffu, un laurier de l'âme à travers lequel j'eusse perçu une clairière, peut-être, en tout cas la fumée d'un feu, un bruit de voix, un frémissement d'étoffe rouge. Et j'attendais je ne savais quoi, quand un soir, je me retrouvai devant la page carrée ou presque, un peu jaune, aux caractères mêlés de romain et d'italique, qui traitait des questions de lieu. Je commençai à lire et ce fut l'éblouissement. » (p. 107-110)

J'arrête là ma lecture : ceux qui ont étudié le latin se rappelleront – avec peut-être moins d'enthousiasme – la grille parfaite des quatre questions de lieu qui permettent d'englober et l'espace et le mouvement. Vous imaginez bien quel choc fut pour moi la lecture de ce passage, moi qui aime si profondément la langue latine. Et ceci d'autant plus que « la page carrée ou presque, un peu jaune », je suis presque sûre que c'est celle de ma propre *Grammaire latine*, celle de Gaston Cayrou, que j'ai toujours gardée depuis la classe de sixième.

Mais ce qui me touche le plus ici, c'est ce moment de bascule, cet instant où les choses se mettent en place, où, enfin, *on comprend*. On comprend quelque chose qu'on pressentait, et qui soudain se révèle. Tout au long de ma lecture de *l'Arrière-pays*, j'ai relevé des occurrences régulières du verbe « comprendre », qui ponctuent le parcours rétrospectif d'Yves Bonnefoy ; il parle même de sa « gnose », désignant par-là à la fois sa démarche herméneutique et la connaissance peu à peu acquise. Sa gnose lui est aussi nécessaire que sa foi, une foi qu'il ancre dans le sentiment que la beauté du monde lui est offerte : pour lui, elle « ne peut qu'avoir été voulue, et pour notre bien » (p. 10). Il s'établit entre gnose et foi une sorte de va-et-vient, d'équilibre, qui fait que *comprendre* est un acte qui embrasse tout l'être. Pour Yves Bonnefoy la tension entre comprendre et croire se résout dans une vision englobante de l'acte de comprendre. Une dernière citation, pour clore cette brève évocation d'une lecture qui fut pour moi une grâce :

« Oui, il y a une connaissance tardive, qu'il faut aider par la réflexion, même si celle-ci est contradictoire, entravée : la clarification se faisant non pas tant par elle qu'en elle, en elle aussi, peu à peu, du fait d'un mouvement de tout l'être, plus vaste, plus conscient que les mots. » (p. 32)

Il n'est pas indifférent que ce soit un poète qui parle ainsi.

\*

Chers confrères, chères consœurs, au moment d'entrer dans votre compagnie, je pose devant vous ce désir de comprendre, avec la certitude qu'en vous écoutant et en vous connaissant de

mieux en mieux je découvrirai des horizons inconnus – ou même familiers – en tout cas des fragments de connaissance qui prendront place dans l’univers intellectuel que je me suis peu à peu construit et qui ne demande qu’à s’élargir et à s’approfondir. Je m’engage aussi à contribuer à cette construction du savoir qui est l’une des missions de l’Académie, dans l’atmosphère d’échanges et d’amitié qui y règne. J’espère ainsi répondre à l’honneur que vous me faites en m’y accueillant aujourd’hui.

\*